

FRANC-MAÇONNERIE ET KABBALE : LES PLANCHES THÉOSOPHICO-MAÇONNIQUES DU FRÈRE DAVID ROSENBERG (*circa* 1830)

par Jean-Pierre Brach et Pierre Mollier

Pour Francis Laget

Entre 1813 et 1843, un franc-maçon israélite, David Rosenberg a publié un certain nombre de planches, de lithographies symboliques, six au total, du moins à notre connaissance, dont quatre se trouvent reproduites ici. Les trois dernières des quatre que nous présentons manifestent tout à fait clairement un intérêt notable pour l'« ésotérisme ». Nous mettons cependant le mot entre guillemets car il faut d'emblée préciser que, pour sa part, Rosenberg n'emploie pas ce terme, apparu en français en 1828 sous la plume de l'historien J. Matter, comme nous l'a appris Jean-Pierre Laurant¹. Ce penchant pour l'« ésotérisme » se manifeste chez notre homme par un rapprochement, une confluence raisonnée des symbolismes maçonnique et kabbalistique, empruntés à des sources variées, ces deux symbolismes illustrant pour lui le cheminement d'un perfectionnement spirituel gradué. Si un tel intérêt « mixte », avec les conceptions particulières qu'il entraîne et son attrait inévitable pour les hauts-grades, n'est évidemment pas absolument unique à l'époque, il est toutefois loin d'être commun, en particulier en France, qu'on l'envisage d'ailleurs sous l'angle maçonnique ou, plus encore, sous celui des orientations intellectuelles dominantes du judaïsme hexagonal contemporain, peu porté dans l'ensemble vers la kabbale. De fait, ces travaux de Rosenberg, aussi bien ses planches que les brochures explicatives qui, dans la plupart des cas, les accompagnent, sont passés à peu près inaperçus en leur temps et ont même, jusqu'à présent, échappé presque entièrement à l'attention des chercheurs².

1813-1843, avons-nous dit : le travail de ces planches antédote juste, par conséquent, l'ouvrage fondateur d'Adolphe Franck sur la kabbale comme « philosophie religieuse des Hébreux »³, dont les perspectives sont naturellement tout autres que celles de Rosenberg, ou bien la publication de *L'harmonie entre l'Église et la Synagogue* de l'ex-rabbin Drach⁴ dont les orientations sont là encore, mais pour d'autres raisons, toutes différentes. Exactement contemporaine, en revanche, quoique d'esprit encore très éloigné, la traduction française (très) partielle du premier volume de la *Philosophie der Geschichte, oder über die Tradition* (1827-54) du célèbre maçon et théosophe allemand Franz Joseph Molitor (1779-1860), le plus important kabbaliste chrétien du XIX^e siècle⁵.

1. J.-P. Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIX^e siècle*, Paris, L'Age d'Homme, 1992, 19.

2. Ils sont ainsi absents de l'étude provisoire (et demeurée inachevée) du regretté Charles Mopsik – dont nous tenons ici à saluer la mémoire – sur « Les formes multiples de la cabale en France au vingtième siècle » [1999 ; en ligne sur : <<http://www.chez.com/jec2/artmop.htm>>], étude qui effleure aussi le siècle précédent. Ils ne figurent pas davantage dans P. B. Fenton, « La Cabale et l'académie : l'étude historique de l'ésotérisme juif en France », *Pardès* XIX-XX (1994), 216-238, qui ne se limite pas, en dépit de son titre, aux seuls chercheurs universitaires.

3. C. Mopsik, « Quelques remarques sur Adolphe Franck, philosophe français et pionnier de l'étude de la Cabale au XIX^e siècle », *Pardès* (*ibid.*), 239-244.

4. Paris, Mellier, 1844, 2 vol. P. Catrice, *L'harmonie entre l'Église et le Judaïsme, d'après la vie de P. Drach, ancien rabbin, orientaliste chrétien (1791-1865)*, Lille, 1978.

5. A. B. Kilcher, « Franz Joseph Molitors Kabbala-Projekt vor dem Hintergrund seiner intellektuelle Biographie », *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte* 55/2 (2003), 138-66. La traduction française a paru sous l'intitulé *Philosophie de la Tradition*, Paris, Dondey-Dupré, 1834 (2^e éd. Debécourt, 1837).

En lisant ce qui suit, que le lecteur veuille bien garder à l'esprit que la démarche de notre auteur est avant tout d'ordre iconographique. De manière générale, la facture des documents présentés ne vise pas à l'originalité, du moins dans ses motifs principaux ; même accompagnés, comme ils le sont très fréquemment, d'une brochure explicative, le texte reste néanmoins, dans l'intention de l'auteur, tout à fait secondaire par rapport à la gravure. Lithographe de formation, D. Rosenberg ne se veut explicitement ni doctrinaire, ni théologien, ni métaphysicien ; il entend plutôt proposer, de ses idées, de cette confluence qu'il suggère entre symbolismes maçonnique et kabbalistique, un résumé et une synthèse essentiellement graphiques.

I. – Les planches « ésotériques »

On connaît un certain nombre de planches lithographiées par Rosenberg. Nous allons essayer de les présenter ici. Il faut toutefois être bien conscient qu'il dut, selon toute vraisemblance, en réaliser au total un bien plus grand nombre. Qui plus est, de par la souplesse de la technique en question, le lithographe peut assez aisément réaliser plusieurs tirages d'une composition, avec un dessin identique à celui du premier tirage ou, au contraire, en introduisant des variantes. On verra d'ailleurs que certaines planches apparaissent clairement comme des variantes autour d'un même thème. À l'heure présente, nous avons pu identifier les suivantes :

– *Mysticum sapientiae speculum* : lithographiée, à notre connaissance, pour la première fois en 1813, à Londres à l'occasion de l'« Acte d'Union » entre les Modernes et les Anciens. Le dessin est une reprise fidèle de la composition réalisée par Lambert de Lintot en 1789⁶. Elle sera reprise par Georges Oliver en 1855 dans *The revelations of a Square...* (Richard Spencer, Londres, 456-458) et étudiée par Adam McLean (« Hermetic Symbolism in a Masonic Engraving », *The Hermetic Journal*, 1987, 1543) et R.A. Gilbert (« Shaping the Cubic Stone : Masonic Symbolism in Lambert de Lintot's Engraving », *ibid.*, 1988, 1601).

– *La Lumière* : offerte à la R.:L.: Les Trinosophes, datée de 1832 et signée « Rosenberg », fait l'objet d'une plaquette intitulée « Explication allégorique et maçonnique du Tableau sur la Lumière de D. Rosenberg » (FM Impr. 485), « Paris, 1^{er} juin 1832 ».

– *Le Miroir de la Sagesse*, planche non datée ni signée, mais faisant l'objet d'une brochure : « Explication du tableau maçonnique intitulé le Miroir de la Sagesse par D. Rosenberg », qui le décrit précisément et est datée de 1834. Une variante proche, anonyme, lithographiée par Raisse à Dijon, en est commentée par J.-H. Probst-Biraben dans *Le Voile d'Isis* ; dans une note additionnelle, Probst-Biraben signale la parenté entre cette planche et celle de Rosenberg [cf. *infra* n. 46]).

6. Voir : [Anonyme], "A symbolical chart of 1789", *Ars Quatuor Coronatorum*, Vol. 3, 1890, pp. 36-37.



– *ALGDGADLU* : planche avec texte bilingue (anglais-français) dans un encadrement de vignettes symboliques, non datée, signée « Rosenberg ».

On doit encore signaler :

– La plaquette « Explication du tableau intitulé *Aperçu sur l'origine du Culte Hébraïque* » (FM Impr 443), Paris, Crapelet, 1841. La planche à laquelle fait référence le texte est manifestement celle reproduite, sans indication de source, dans la revue maçonnique *La Chaîne d'Union* (Paris, n°23, 2003, p. 22). +Halevi?

– La *Bibliotheca Esoterica* de Dorbon (n°6558) fait référence à une autre gravure, de plus grand format que les précédentes, semble-t-il, et intitulée cette fois *Sapientia Generalis* (1843), dont nous n'avons pu retrouver d'exemplaire. Il s'agit d'un travail explicitement inspiré, au moins en partie, de *L'Ombre idéale de la Sagesse universelle* du Capucin E. Sabbathier, gravée à Paris en 1678 [reprint Milan-Paris, Archè, 1998]. Ici encore, une *Explication du Tableau intitulé SAPIENTIA GENERALIS, d'après le système du R. P. S.[abbathier]* (55 pp.), a vu le jour (sans doute à compte d'auteur) à Paris, l'année suivante, signée « D. R. ».

II. – Le Frère David Rosenberg

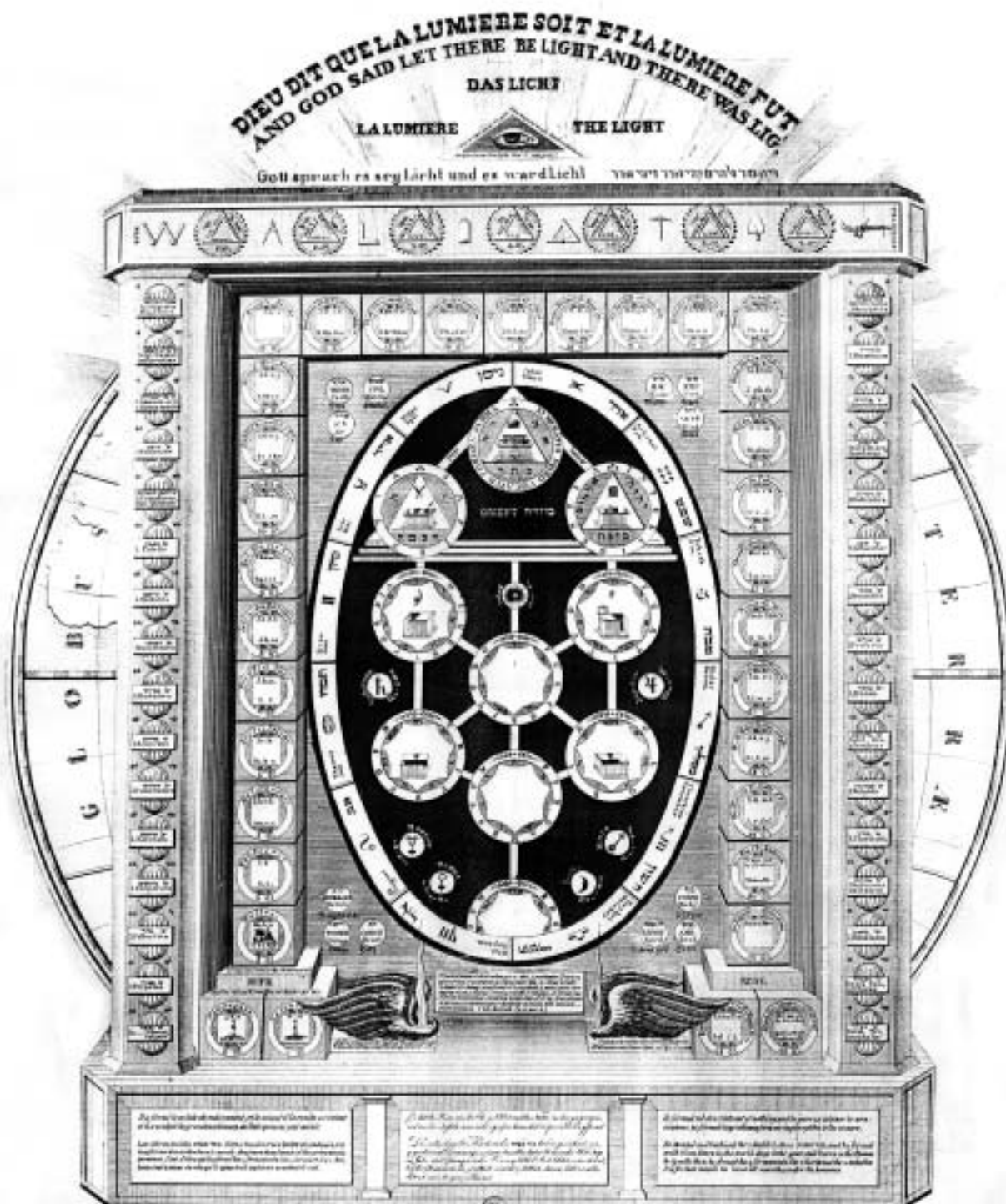
Dans *Les juifs allemands de Paris à l'époque de Heine, la translation ashkénaze*⁷, Michel Espagne signale un David Rosenberg peintre, dessinateur, lithographe, né à Tokay en 1793. C'est bien de notre homme qu'il s'agit, comme le montrent divers documents tirés des archives maçonniques qui donnent les mêmes date⁸ et lieu de naissance. Dans son dossier de police, on le présente comme « *un ancien rabbin allemand, fort savant en hébreu* », on signale aussi son « *très mauvais français* ». Avant de s'établir à Paris, il séjourne très probablement quelque temps Outre-Manche. En effet, la première planche que l'on puisse attribuer à David Rosenberg a une origine anglaise. Il s'agit de la reprise d'une composition de Lambert de Lintot, un maçon français vivant à Londres dans les années 1770 et 1780⁹. Elle est retirée à l'occasion de l'Union de 1813. Rosenberg a vingt ans. Autre indice de ce détour par l'Angleterre, dans son *Miroir de la Sagesse*, il cite William Preston, autorité de la Maçonnerie anglaise, mais qui était fort peu connu en France au XIX^e siècle. Fut-il initié alors dans une loge anglaise? Ces deux éléments inviteraient à le penser sans que l'on puisse toutefois le confirmer par une pièce d'archives¹⁰. Cette planche de 1813 est donc une copie, et elle occupe une place un peu à part dans la série des productions de notre homme, ne serait-ce que par sa date de réalisation. Toujours est-il que, dans ses travaux ultérieurs, notamment ses planches théosophico-maçonniques, il conservera ce style assez singulier, avec ses larges aplats de noir, qu'il a empruntés à la

7. Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 81 ; voir également H. Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris*, Paris, C.N.R.S. éd., 1995, 251-252.

8. D'après l'un des tableaux de loge, Rosenberg serait même né le 9 avril 1793. Son nom ne figure pas parmi ceux des Sabbatéens de Hongrie étudiés par L. Löw, *Gesammelte Schriften*, II, 1890, 57-103.

9. W. Wonnacott, « The Rite of seven degrees in London », *Ars Quatuor Coronatorum*, 39 (1928), 63-98 et notamment, sur le personnage de Lambert de Lintot, 67-69.

10. Nous remercions notre collègue Diane Clements, directrice du Musée et de la Bibliothèque de la Grande Loge Unie d'Angleterre, d'avoir cherché, en vain, la trace de son appartenance à une loge anglaise. Au demeurant, l'absence de tout attribut maçonnique dans la signature de Rosenberg semblerait indiquer qu'il n'ait pas encore été maçon à cette époque.



COMPOSÉ ET DÉDIÉ A LA R. A. L. DES TRINOSOPHES' AL' O. O. DE PARIS 5852

composition de Lambert de Lintot. Séjourna-t-il à Londres quelques mois ou quelques années? On l'ignore malheureusement.

À partir de 1830, les indices de sa présence en France se multiplient. Dans la Maçonnerie parisienne, ses débuts sont fort modestes. Il apparaît dans le triste contingent des « Frères sollicitateurs ». André Combes rappelle combien, en raison de la difficulté des temps, dans les années 1830, « la mendicité maçonnique est une véritable plaie. »¹¹. Presqu'à chacune de leurs tenues, les loges sont saisies de demandes de secours de la part de maçons ou d'anciens maçons. Ainsi le 24 août 1830, la loge *Le Phénix* examine : « diverses propositions [...] relatives aux secours en nature à accorder aux FF. : sollicitateurs [elles sont renvoyées au Conseil d'Administration] à l'exception de celle du F. : Rosenberg auteur d'un tableau lithographique relatif à la Maçonnerie dont il fait hommage à L. :. Laquelle décide qu'il lui sera remis en échange par le F. : hosp. : 2 médailles de 5 francs et que le dit tableau restera déposé aux archives. »¹². Devant tant de bienveillance, notre nécessaire Frère Rosenberg revient proposer ses œuvres à intervalles réguliers. Ainsi, le 26 août 1831 : « Le F. : D. Rosenberg, auteur d'un tableau symb. : et allégorique composé à Londres en 1813, en soumet quelques exemplaires en invitant les membres de l'At. : à y souscrire moyennant 1f.50c. par exemplaire dont il destine le produit aux FF. : malheureux. »¹³. Un peu plus tard encore, « Le F. : Rosenberg présente à la L. : un tabl. : maç. : allégorique de sa composition dont le prix est fixé à 10f. . Ce tabl. : est renvoyé à l'examen du comité d'adm. Qui fera son rapport sur l'utilité de son acquisition dans la prochaine tenue. » (f°125 v°). Et, le 25 février 1835 : « la L. : après avoir examiné la demande du F. : Rosenberg tendant à ce qu'elle fasse l'acquisition d'un tabl. : maç. : de sa composition, arrête qu'une médaille de 5 F sera remise à ce F. : à titre d'encouragement, et que son tableau lui sera rendu. »¹⁴. Mises à part ces apparitions régulières pour échanger ses compositions symboliques contre quelques secours, on ne trouve Rosenberg sur aucun des tableaux des loges parisiennes de cette époque. Seul événement notable : il est reçu au 30^e degré du Rite Écos-sais Ancien Accepté par le célèbre Conseil des Trinosophes, le 16 décembre 1831. Mais là encore, sa situation administrative est des plus singulières. Alors que le registre fournit un certain nombre d'informations sur les six Frères qui ont été élevés à ce grade, derrière son nom le secrétaire a laissé cinq lignes blanches en attente de renseignements qui ne sont sans doute jamais venus. Cette éminente promotion ne doit pas faire illusion sur une éventuelle amélioration de sa situation matérielle. Durant ces années, le Grand Collège des Rites s'indigne que le grade de Kadosh ait été conféré à des Chevaliers « sans ressources »¹⁵. Sur le plan profane, il sollicite, sans succès, un brevet d'imprimeur-lithographe en 1835, puis, en septembre 1842, l'autorisation de se servir à domicile d'une presse lithographique. Cette dernière demande sera ajournée en attendant la production des lettres de naturalisation. Enfin, il sera « Auxiliaire » à la Bibliothèque royale à partir

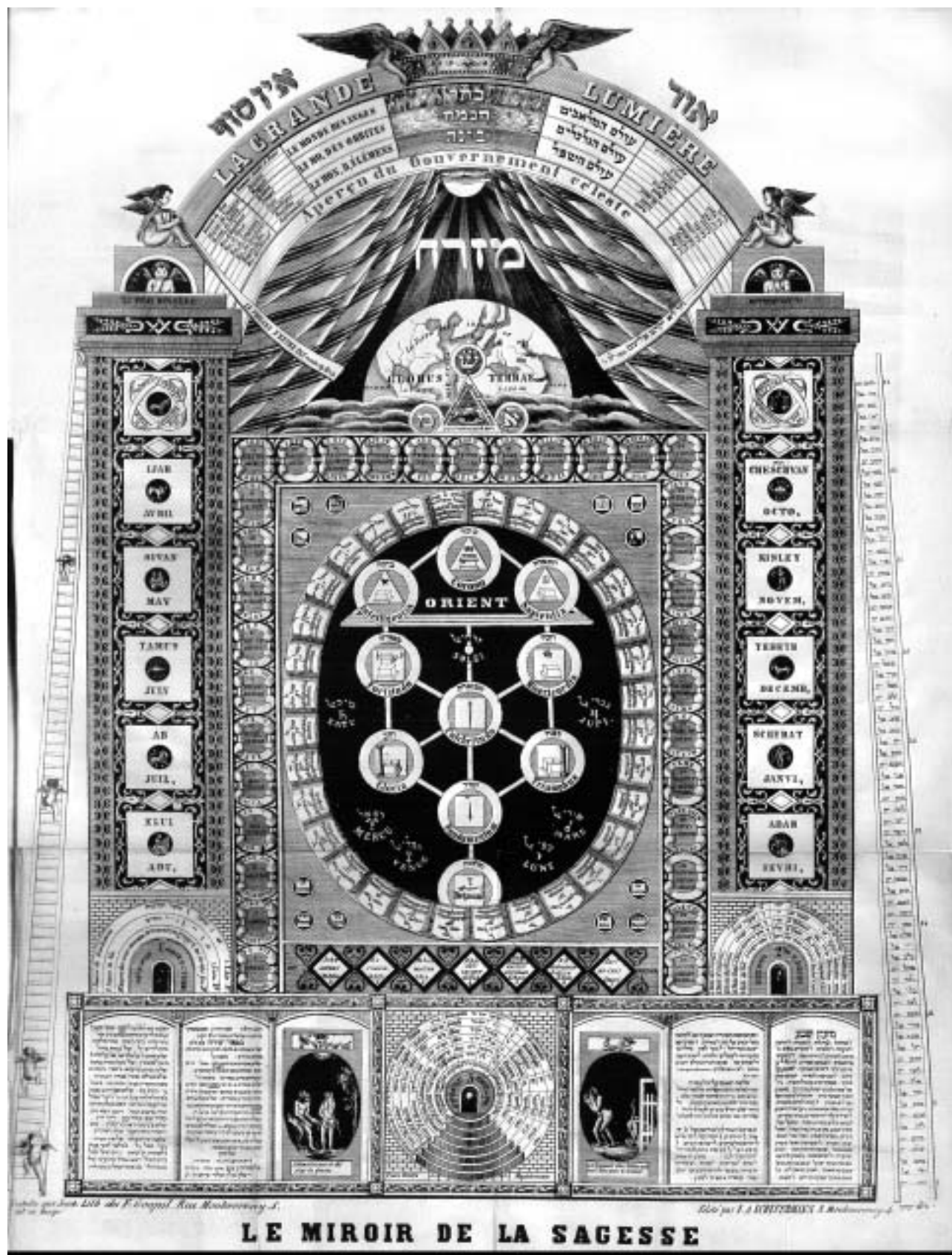
11. A. Combes, *Histoire de la Franc-maçonnerie au XIX^e siècle*, Monaco, Éditions du Rocher, 1998, 110.

12. Livre d'Or (Livre d'architecture) de la R. : L. : *Le Phénix*, Baylot FM3 6, f° 82 v°. - 83. C'est la fiche rédigée à son nom par Jean Bossu dans son fameux et irremplaçable fichier qui nous a mis sur la piste des engagements maçonniques de Rosenberg.

13. *Ibid.*, f°92 v°.

14. Tenue du 27 janvier 1835, Baylot FM3 6, f°126 v°.

15. A. Combes, *op. cit.*, 110.



LE MIROIR DE LA SAGESSE

de 1834¹⁶, nous découvrirons plus loin les liens maçonniques qui l'amènèrent à occuper ce poste.

C'est à partir de 1835 que la carrière maçonnique du Frère Rosenberg va enfin prendre un caractère plus institutionnel. Cette année voit en effet la création de la loge *Les Chevaliers Croisés* sous l'obédience du Suprême Conseil de France. Le 2 avril 1835, avant même l'installation de l'atelier, lors d'une tenue de la loge provisoire : « un F. : propose à l'aff. : de la L. : le F. : D. Rosenberg, hongrois à Paris depuis longtemps et naturalisé, sur la demande qui en est faite, cette proposition est renvoyée à la tenue qui suivra l'installation de la L. :. »¹⁷. Quelques semaines après l'installation de la loge par le Suprême Conseil, le 7 mai 1835, « le sac des propositions renferme la demande d'affiliation du F. : D. Rosenberg » (f°13 v°). À la tenue suivante, le 20 mai 1835, « le scrutin est unanime en sa faveur, en conséquence le Ven. : annonce l'admission du F. : Rosenberg comme membre de la L. : Les Chevaliers Croisés ». (f°14). Curieusement, le vote est reconduit lors de la tenue suivante : « la L. : procède de nouveau au scrutin pour l'aff. : du F. : Rosenberg, il est pur et sans tache, en conséquence ce F. : est introduit et le Ven. : procède à son aff. : : la L. : y applaudit et ce F. : répond par les signes et batteries accoutumées, après quoi ce F. : prend place sur une des colonnes. »¹⁸. Il rejoint ainsi une loge où la culture maçonnique est à l'honneur et où, à défaut de ses qualités sociales, on était du moins apte à apprécier ses connaissances. Elle comptait en effet sur ses colonnes les collectionneurs maçonniques Morison de Greenfield et Estier, ainsi que Duchesne « conservateur à la Bibliothèque Royale ». Ce sont probablement ces nouvelles amitiés maçonniques qui le conduisirent à travailler pour cette auguste institution. Rosenberg devait être une personnalité assez discrète car on ne trouve guère sa trace dans les procès-verbaux, pourtant assez détaillés, des tenues. Bien que faisant partie des tous premiers membres de la loge, on ne le rencontre pas dans le collège des officiers de 1836, qui compte pourtant 13 élus. Enfin, le 7 janvier 1836 : « Le Ven. : annonce à la L. : que le F. : Rosenberg offre à l'At. : une épreuve coloriée de son tableau de la Sagesse. La L. : remercie le F. : Rosenberg et arrête que vu le haut intérêt que présente cette pièce, elle sera mise sous verre et placée d'une manière [blanc] dans le local de ses séances. »¹⁹. Encouragé par d'aussi bonnes dispositions, notre artiste récidive et, le 4 février 1836 : « Le Ven. : présente à l'At. : un ouvrage du F. : Rosenberg ayant pour titre le Miroir de la sagesse. Le Vén. : adresse ses remerciements au F. : Rosenberg et propose que ce tableau soit exposé dans le Temple à toutes les tenues. »²⁰. Sa place parmi ses frères paraît se conforter et, le 1^{er} décembre 1836, le F. : Rosenberg est élu 1^{er} Diacre. Le 28 décembre 1836 : « Le Vén. : [Jules de Chabrillan] annonce ensuite que le F. : Rosenberg adresse à l'At. : deux épreuves offrant un modèle de Diplôme Maç. : et un modèle de calendrier comparé hébraïque et grégorien. Le Vén. : accorde la parole au F. : Rosenberg auteur de ces

16. M. Espagne, *op. cit.*, n. 7.

17. FM3 38, f°3 v°.

18. *Ibid.*, f°15 r°.

19. f°24 r°.

20. f°25 v°.

deux projets : il entre dans des détails intéressants à cet égard, et le Vén. : adresse des remerciements à l'auteur pour son ingénieuse explication, mais il l'engage à remettre à une autre tenue ce qui peut avoir rapport aux grades supérieurs. Puis il demande que ces épreuves soient renvoyées au Conseil d'Administration pour faire une proposition à l'atelier. »²¹. Le 2 mars 1837 : « Le F. : Secr. : fait connaître que des douze exemplaires d'un calendrier déposés par son auteur, le F. : Rosenberg, deux ont été déposés aux archives de la L. : et deux autres sont demeurés : l'un entre les mains du F. : Tres. : , l'autre au pouvoir du F. : Secr. : . Sur la question de savoir quelle sera la destination des huit exemplaires restant, il a été décidé qu'il en sera disposé en faveur des F. : Adet, Duchesne, Morison, Montemont, Huvier, Lanjuinais, Laurant et Champeaux. »²². Élu Hospitalier au cours de la tenue du 7 décembre 1837, il fait fonction de 1^{er} Surveillant le 22 décembre 1837, « le F. : Rosenberg fait également une allocution sur le séjour céleste et le séjour terrestre, et la L. : le remercie. Ce F. : demande encore que l'almanach dont il est l'auteur soit encadré et affiché dans le Temple, afin que tous les maçons puissent en prendre connaissance »²³. Il devient un pilier des *Chevaliers Croisés* : Orateur en juin 1838, il entre en juillet au Conseil d'Administration de la loge.

Cette carrière maçonnique est d'autant plus singulière que la loge *Les Chevaliers Croisés* se révèle être un atelier très particulier, tant par sa composition que par son objet réel... et en partie secret ! On a glosé sur le caractère en quelque sorte « platonique » de l'égalité maçonnique, souvent invoquée mais finalement bien peu appliquée. Dans les années 1840, sur les 23 membres de la loge, on compte 13 Frères titrés : le prince de Montliau, les ducs de Gramont et de Guiche, les comtes de Chabrilan, de Blancmesnil, Le Peltier d'Aulnay, de MauSSION, Lanjuinais, de Mornet et de Poret, les marquis de Tanlay, de Balincourt et de Montaigu... et le baron de Delley d'Avaize. Le Frère Rosenberg, cet « *ancien rabbin allemand [au] très mauvais français* » et à l'état social bien précaire, siégeait donc au milieu de grands notables de la Monarchie de Juillet²⁴, dont un pair de France, Lanjuinais²⁵, qui est d'ailleurs assez assidu aux travaux. Quant à l'objet réel de l'atelier, le procès-verbal du comité du 25 octobre 1838, où Rosenberg est présent, nous le révèle sans détour :

« Le V. : F. : Duchesne président du comité prend la parole et expose que lors de la fondation de l'at. : les fondateurs, presque tous chevaliers de l'Ordre du Temple, ont eu l'intention de former et d'établir pour l'ordre une maison d'initiation, que cependant, voulant travailler selon le rit Ecossais, ils ont cherché et amené avec eux des maçons instruits et zélés ; que les réceptions ont toujours été faites avec attention, de manière que l'atelier n'est composé que de personnes recommandables sur tous les rapports. C'est pourquoi le Vén. : demande que la L. : veuille bien se déclarer dès à présent

21. f°40 v°.

22. f°42 r°.

23. f°52 v°. Il s'agit peut-être d'une actualisation de l'*Almanach hébreu et France* [sic] du 8 sept. 1831 jusqu'à [sic] 24 sept. 1832 par D. R. [Paris], lith. de Engelmann [1831], in 32° oblong (40 x 44 mm), 32pp., titre illustré ; [« calendriers grégorien et hébreu gravés et disposés en regard sous un encadrement »].

24. Quatre sont membres du Suprême Conseil : Chabrilan, Le Peltier d'Aulnay, Lanjuinais et Gramont.

25. Paul-Eugène, comte Lanjuinais, né à Rennes le 6 août 1799, mort à Paris le 5 mars 1872, pair de France le 6 mars 1827.

Maison d'Initiation de l'Ordre du Temple. Le Vénérable ajoute que l'Ordre du Temple voulant donner à la loge des Chevaliers Croisés un témoignage de son affection, se fera un plaisir de donner la chevalerie à tous les FF.: membres en ce moment de la loge. [...] la discussion est ouverte et chacun des membres présents fait des observations auxquelles le Ven.: s'est empressé de répondre. La L.: arrête : Que la L.: écossaise de St Jean sous le titre des Chev. Croisés sous l'obédience du Sup. Cons. devient dès à présent MAISON D'INITIATION DE L'ORDRE DU TEMPLE. »

Voici donc notre « rabbin » Templier ! Ce qui renseigne d'ailleurs sur son univers spirituel car, officiellement, l'Ordre du Néo-Temple (dit aussi Ordre d'Orient) était bien sûr chrétien. Cet ordre paramaçonnique professait certes une doctrine plus souple que celles des diverses Églises institutionnelles, mais il honorait Jésus de Nazareth et prétendait avoir conservé son véritable enseignement. Ceci ne veut pas dire que Rosenberg se soit converti mais, pour le moins, qu'il pouvait faire un bout de chemin spirituel avec des chrétiens. Comme il est fréquent, son théosophisme tend au concordisme. C'est probablement avec ces idées en filigrane qu'il faut interpréter ces propos selon lesquels « le F.: Rosenberg [...] demande que la L.: des Chevaliers Croisés soit appelée à célébrer les deux fêtes de Jossia et que les hon.: membres d'une autre société soient invités à y prendre part »²⁶. Templiers, rabbin théosophe et Frères maçons sont donc invités à célébrer les deux Saint-Jean de concert. Mais les vrais initiés s'intéressent aussi aux problèmes de leur temps. Ainsi, le 2 mai 1839, la loge est le cadre d'une planche et d'un débat sur le thème : « Quelle est l'influence de l'industrie dans ses développements indéfinis sur la moralité des nations ? » ! À cette époque, le Frère Hospitalier Rosenberg fait plusieurs interventions en loge « en faveur des malheureux. »

La loge des *Chevaliers Croisés* joue d'ailleurs un rôle dans la vie de l'Ordre du Temple pendant la Monarchie de Juillet. Elle rassemble les adversaires du Grand Maître Fabré-Palaprat et fédère notamment l'opposition à l'établissement d'une nouvelle Église²⁷ : l'« Église johannite des Chrétiens primitifs ». Que les Templiers aient professé un christianisme plus proche de celui des origines, et que Saint-Jean y ait été particulièrement honoré, n'était pas inconcevable. Il n'en reste pas moins que nombre des membres de l'Ordre se refusèrent nonobstant à suivre le successeur de Jacques de Molay dans la création d'une « secte nouvelle ». Les partisans de Fabré demeurèrent pour leur part au Grand Orient, notamment autour de Raoul et de la loge « historique » *Les Chevaliers de la Croix*. Les opposants, derrière Duchesne et Moreton de Chabrillan, firent scission au plan néo-templier et créèrent les *Chevaliers Croisés* – plus orthodoxes, si l'on ose dire ! – sous l'obédience du Suprême Conseil, au plan maçonnique cette fois. Fabré mourut en 1838, on mit de côté l'« Église primitive » et les choses finirent par s'arranger entre les deux factions, qui se réunifièrent en 1841.

26. f° 77 v°. Dans le même ordre d'idées, la dernière gravure connue de l'auteur, celle de 1843, est d'ailleurs intitulée, d'après Dorbon, *SAPIENTIA GENERALIS fidelibus christianis dicatam* [sic].

27. Voir : René Le Forestier, *La Franc-maçonnerie templière et occultiste aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, La Table d'Émeraude, 1987 [2^e éd.], t. II, pp. 966-969.

Ayant ainsi perdu une partie de sa raison d'être, la loge Les Chevaliers Croisés se réunit moins souvent et ses archives sont de plus en plus lacunaires. La présence du Frère Rosenberg s'estompe donc doucement. Est-il mort durant les années 1840? Vécut-il encore à Paris²⁸, ou ailleurs, quelques décennies? Nul ne le sait. Nous n'avons pas trouvé trace de sa présence dans d'autres loges. C'est en tout cas dans un milieu maçonnique bien singulier que se situe la partie la mieux connue de la vie en loge du Frère Rosenberg.

III. – Les spéculations de Rosenberg

En ce qui concerne les doctrines, si l'on doit leur attribuer ce nom, que Rosenberg met en œuvre dans les trois dernières des quatre planches que nous reproduisons, et plus particulièrement encore dans celle consacrée à « la lumière » ainsi que dans le *Miroir de la Sagesse*, qui sont assez proches, nous n'examinerons ici que quelques idées générales et synthétiques qui interviennent de façon fondamentale dans la conception générale et la structuration formelle des lithographies en question, sans pour autant entreprendre une revue détaillée de chacune qui, d'une part, occasionnerait des répétitions fastidieuses et, d'autre part, nous entraînerait trop loin. Sous plusieurs rapports, dans ce qui va suivre, apparaîtra une vive parenté de fond avec plusieurs points évoqués précédemment par Claude Rétat, à propos de Ragon.

Pour Rosenberg, les planches en question veulent avant tout illustrer ce qu'il appelle lui-même « la science maçonnique » (nous y reviendrons), dont il se fait une idée qui évolue d'ailleurs peu au fil de ses œuvres, et c'est naturellement l'une des raisons de la ressemblance graphique importante existant entre certaines de ses gravures. La valeur de cette science maçonnique est pour notre auteur, comme d'autres éléments l'étaient pour Ragon, essentiellement cognitive et morale. En conséquence, elle met en œuvre, mieux elle démontre selon lui « la puissance de la vertu et l'omnipotence du savoir ». Elle est morale, en ce sens qu'elle vise au perfectionnement humain, au règne de la vertu, qu'elle doit instaurer aussi bien en l'homme que dans la société, dans une perspective universaliste qui est assez répandue à l'époque ; on ne s'étonnera donc pas que les termes de civilisation, d'humanité, d'instruction, de recul des préjugés, etc., fleurissent sous sa plume²⁹.

Quant à l'aspect cognitif de cette science maçonnique, Rosenberg l'identifie peu ou prou, – et à la sagesse antique, et à la raison éclairée ; par cette dernière (comme il le dit lui-même), il entend le « philosophie » du XVIII^e siècle, qui triomphe de l'intolérance, des préjugés, et de l'accaparement indu de la vraie religion par le trône et le sacerdoce. Or, une telle alliance de la droite raison et de la « vraie religion » représente, on le sait bien, un trait saillant d'un certain illuminisme, désireux de concilier exigences de l'intellect naturel et « lumière divine » ou « intérieure », dont l'influence se fait sentir en France au moins jusqu'aux années 1840 (et parfois même au-delà). En dépit des différences considérables qui séparent les deux hommes, nous rencontrons sous ce

28. En 1844, il se trouvait résider 18, bd Saint-Martin ; il avait auparavant habité 14, rue de Braque (vers 1833), puis 11, rue du Chaume (vers 1841).

29. Remarquons au passage qu'étant donné les difficultés de Rosenberg avec le français évoquées par les rapports de police, les brochures explicatives, pour succinctes qu'elles soient parfois, ont sans nul doute été écrites ou réécrites par quelqu'un connaissant convenablement notre langue.

rapport une atmosphère très proche, somme toute, de celle qui pouvait inspirer un Ragon.

Au demeurant, la question fondamentale qui se pose à nous est évidemment la suivante : pourquoi Rosenberg a-t-il souhaité opérer un tel rapprochement entre Maçonnerie et symbolisme kabbalistique ? Nous préférons dire « symbolisme kabbalistique », plutôt que kabbale proprement dite, parce que celle-ci constitue une réalité multiforme, présentant un grand-nombre d'aspects différents, et qui se trouve naturellement réduite ici à quelques éléments symboliques bien connus, que l'on aurait aisément pu trouver, pour la plupart³⁰, même dans des sources non juives.

Selon Rosenberg, Maçonnerie et kabbale ont en fait une origine commune, qu'elles partagent avec les cultes antiques, ce qui est – au moins en ce qui concerne la Maçonnerie – une vue très répandue à l'époque. Cette origine commune se confond pour lui avec la « vérité intemporelle », vérité unique mais diversement habillée au cours de l'histoire de l'humanité par la raison, toujours identique à elle-même. Une telle vérité se manifeste par la lumière, celle-là même, nous dit Rosenberg, que l'on demande et reçoit en loge. Dans sa plus haute expression, elle est pour lui identique à l'Être suprême, ou la Cause suprême, ou encore le Grand Architecte de l'Univers, Dieu enfin, puisqu'il lui arrive aussi d'employer ce mot, que Rosenberg ne veut d'ailleurs ni définir, ni confessionnaliser. Il écrit explicitement qu'il désire se cantonner dans des expressions et des notions acceptables par tout le monde, qu'il n'entend élaborer ni système métaphysique ni théologie, et que par conséquent il s'en tient au strict minimum, afin d'éviter tant les longs développements que les polémiques. On constate que la « raison éclairée » qu'il invoque à plusieurs reprises ne l'empêche en aucune manière de chercher à établir que, d'une part, il existe bel et bien un être divin suprême et que, d'autre part, cet être divin est en lui-même l'expression de la lumière, lumière infinie et éternelle qui se diffuse petit à petit au sein de la création. Afin de produire la manifestation, à laquelle elle préside, cette lumière émanante se transforme graduellement en une harmonie divine dont l'expression privilégiée est la Nature, dans ses trois ordres angélique, céleste et terrestre, tripartition au demeurant tout à fait classique et que connaissent aussi bien les documents de la kabbale juive que ceux de la kabbale chrétienne, car relevant de leur commune inspiration néoplatonicienne³¹. Il y a ici comme l'écho, en mode mineur on s'en doute, de cette *Lichtmetaphysik* dont la tradition court à travers la culture occidentale antique, médiévale et moderne³².

L'analogie fondatrice sur laquelle reposent les travaux et aussi, peut-on dire, la démarche générale de Rosenberg est celle du macrocosme et du microcosme, qui met en correspondance ciel et terre ; elle s'applique même aux rapports existant entre vertu et science, la vertu se référant alors à l'ordre céleste, effet du dessein divin, et la science à ce que l'on pourrait appeler la cosmologie. Toujours selon cette même analogie, l'homme est également considéré comme tripartite (corps, sang et souffle), à l'image de la Nature, et selon le schéma des trois

30. Exception faite, peut-être, pour l'*Aperçu de l'origine du culte hébraïque*, compte tenu de son thème spécifique.

Cet opuscule, le plus connu de l'auteur, qui figurait au demeurant dans la bibliothèque de René Guénon (J.-P. Laurant, X. Accart et P. Mollier, « La bibliothèque "ésotérique" de René Guénon », *Renaissance Traditionnelle*, n° 123-124 [2000], p. 287-316; ici, 301) a d'ailleurs connu une version anglaise, *Explication of an Engraving called the Origin of the Rites and Worship of the Hebrews* (trad. par le rabbin Max Wolff) New-York, 1859, signalée en son temps par G. Scholem, *Bibliographia Kabbalistica*, Leipzig, W. Drugulin, 1927, 224 [n° 1292].

31. G. Scholem, « The Four Worlds », *Encyclopædia Judaica* XVI, col. 641-3; Id., *Le Nom et les symboles de Dieu dans la mystique juive*, Paris, Cerf, 1983, 117-24. C. Wirszubski, *Pico della Mirandola's Encounter with Jewish Mysticism*, Cambridge (Ma.), Cambridge University Press, 1989, 245-251 & 262-263. Joseph de Hamadan, *Fragment d'un commentaire sur la Genèse* (éd. & trad. C. Mopsik), Lagrasse, Verdier, 1998, 'Introduction', p. 36, n. 50.

32. On verra, par exemple, J. McEvoy, « The Metaphysics of Light in the Middle Ages », *Philosophical Studies* [Dublin] 26 (1979), 124-43.

« lettres-mères » du *Sefer Yetsirah* et des éléments auxquels elles renvoient (terre, eau et air). La continuité ontologique verticale entre les différents plans, et les correspondances analogiques entre les êtres naturels, sont ainsi exploitées pleinement par l'auteur, qui considère avant tout la « science cabalistique » comme « n'ayant pas d'autre but avoué que la connaissance des êtres célestes, et leur harmonie avec les êtres localisés dans la matière »³³. Quant à l'« Arbre séfirotique » qui occupe le centre des deux gravures dont nous résumons les motifs symboliques, il figure pour Rosenberg « la répétition exacte du système planétaire des Anciens », auquel « l'arrangement intérieur d'une loge » et, plus spécialement, les « places des officiers dignitaires », sont en tout point semblables³⁴. Cette façon de voir, qui souligne la parenté revendiquée entre kabbale et Maçonnerie, repose évidemment sur un réseau d'analogies croisées entre les mondes céleste et terrestre, qui place ici en filigrane la structure symbolique dénaire (3 + 7), toujours inspirée du *Sefer Yetsirah*. Autour des dix *sefirot* sont figurés les « trente-deux degrés de la science », avec les noms des intelligences qui leur correspondent, expression qu'il démarque bien évidemment des « trente-deux sentiers » du *Sefer Yetsirah*³⁵. Ces trente-deux degrés sont représentés par les petits médaillons qui forment le cordon ovale à l'intérieur duquel se situe l'« Arbre séfirotique » proprement dit. Ils sont ici particularisés comme autant de facettes, d'aspects de l'Intellect universel, et donc comme des fonctions ou des degrés de la connaissance spirituelle, que Rosenberg rapproche aussitôt des trente-trois grades du Rite Écossais Ancien et Accepté et des sept Ordres du Rite français (avec leurs mots sacrés et de passe en abrégé), qui occupent le cadre entourant le cordon mentionné à l'instant.

Un grade maçonnique donné correspond en conséquence pour Rosenberg à un degré de science et il ne manque pas d'en tirer argument pour préciser que les hauts grades doivent servir à acquérir une connaissance de plus en plus élevée et de plus en plus épurée, et non pas à s'entourer de cordons et de gratifications³⁶. C'est là, au contraire, l'expression de la véritable « science maçonnique » et il attribue naturellement une signification toute remarquable (et facile à imaginer) au fait que le Maçon du trente-troisième degré possède un grade de plus que la totalité des degrés de la sagesse (!). En ce sens, la Maçonnerie aurait peut-être partiellement emprunté au judaïsme quelques-uns de ses rites, attouchements, mots sacrés, ou son calendrier. C'est du moins une hypothèse qu'il formule au passage³⁷, sans s'y arrêter, puisqu'il propose ailleurs, nous l'avons dit, une origine commune aux deux, ainsi qu'aux initiations antiques³⁸.

Enfin, l'encadrement du tableau est composé de deux colonnes portant les noms des mois et les emblèmes des signes du zodiaque, insistant de la sorte sur le symbolisme duodénaire. Appuyées sur ces deux colonnes, aux extrêmes gauche et droite de la gravure, deux représentations de l'échelle de Jacob, à soixante-douze échelons, l'une parcourue d'anges, l'autre munie sur chaque barre du nom hébreu de l'une des soixante-douze intelligences angéliques, qui sont dérivés

33. *Aperçu sur l'origine du culte hébraïque*, 66-67 et note.

34. *Explication allégorique et maçonnique du Tableau sur la Lumière*, 6-7. Cette disposition constitue aussi l'un des thèmes iconographiques particuliers du tableau *ALGDGADLU*, signalé plus haut. Suite à notre communication au présent colloque, et s'appuyant sur une première rédaction de celle-ci, Avraham Malthète a présenté en détail ces concordances maçonnico-séfirotiques (*Les Cahiers de l'Alliance Israélite universelle*, 30 (2005) 12-14).

35. *Sefer Yetsirah* I, 1 ; trad. C. Mopsik, dans Id., *Chemins de la cabale. Vingt-cinq études sur la mystique juive*, Paris-Tel-Aviv, Editions de l'éclat, 2004, 382-400 (ici, 385). Pour les trois « lettres-mères » et leurs correspondances, évoquées *supra*, *ibid.*, 389-91.

36. *Explication du Tableau maçonnique intitulé le Miroir de la Sagesse*, Paris, 1834, 15.

37. *Ibid.*, 17.

38. *Ibid.*, 20.

du nom divin tétragramme et composent au total le « grand nom ineffable » de soixante-douze lettres³⁹. Quant à la base de la figuration, trois « portes » symboliques y représentent les trois degrés de l'initiation aux mystères antiques, assimilés – comme bien l'on pense – aux trois premiers grades de la Maçonnerie. Consacrées respectivement aux nombres trois, cinq et sept, ainsi qu'à certaines de leurs applications analogiques, ces dernières légendées en français et en hébreu, elles sont flanquées de deux vignettes se rapportant aux vicissitudes d'Adam et Eve en paradis, ainsi que de quatre petites colonnes de texte hébraïque offrant des citations de la *Torah* et du *Sefer Yetsirah*, qui illustrent principalement le symbolisme des mêmes nombres dans la tradition juive.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, les sources de Rosenberg se révèlent à la fois très classiques et en nombre limité : hormis le *Sefer Yetsirah* déjà rencontré, et qui revient de loin le plus fréquemment, dans presque chaque œuvre, quelques sources proprement kabbalistiques comme le traité des *Portes de lumière* de Rabbi Joseph Gikatilla (1248-1325)⁴⁰, traduit en latin dès 1516, et un ou deux brefs extraits du *Zohar*, ou encore de la compilation mystico-magique dite *Sefer Raziel*⁴¹. Pour le reste, quoique Rosenberg sût sans nul doute l'hébreu (il donne parfois d'assez longues citations en cette langue), on est un peu surpris de rencontrer surtout des sources chrétiennes, d'Agrippa (1486-1535), bien sûr, et son inévitable *Philosophie occulte*⁴², à Lazare Lenain, autre franc-maçon « kabbalisant », dont la *Science cabalistique* est restée célèbre... comme manuel magico-astrologique, et classique de l'occultisme⁴³ ! Ainsi que nous l'avons brièvement indiqué plus haut, le dernier travail de Rosenberg parvenu à notre connaissance, celui de 1843-1844, est en quelque sorte adapté d'une grande gravure symbolico-didactique du XVII^e siècle, élaborée par un religieux français, le Père Esprit Sabbathier. Si Rosenberg a sans doute vu en ce dernier, de par l'existence de cette planche, l'un de ses lointains précurseurs dans la « pédagogie théosophisante par l'image », on ne peut pas ne pas constater l'éclectisme au moins implicite de ses sources, assez notable pour l'époque, et qui n'est pas nécessairement une manifestation d'opportunisme, même compte tenu de son public essentiellement chrétien.

En effet, Maçonnerie et symbolisme kabbalistique se recouvrent selon lui, comme on l'a déjà vu, et se trouvent d'ailleurs synthétisés dans l'« Échelle de Jacob » et ses soixante-douze degrés, que l'on observe sur la voie de la sagesse et qui se reflètent dans autant d'échelons de la science et de noms d'entités angéliques, naturellement soumises en dernier lieu à l'Être suprême. Pour Rosenberg, on l'a dit également, la religion judaïque est la représentation des lois harmoniques qui régissent la Nature ; à leur tour, ces lois proviennent de la lumière et de la providence divines. Or, la Nature se polarise en macrocosme et en microcosme, et c'est donc la connaissance de ces deux aspects, dédoublée en « science » d'une part et « vertu » de l'autre, qui s'unifie pour former la « science maçonnique » intégrale. Ces lois harmoniques de la religion et de la Nature, Rosenberg les envisage

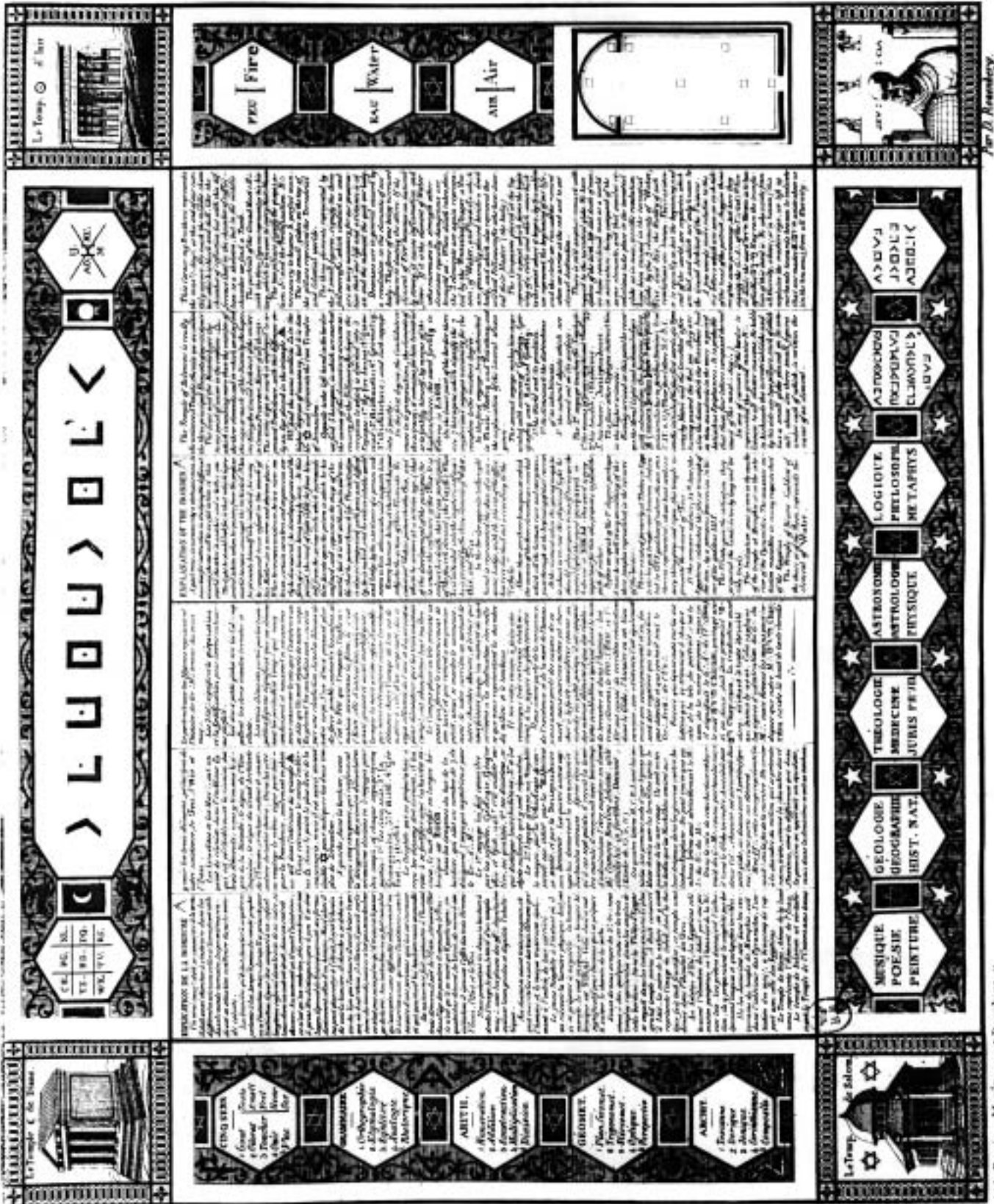
39. Sur ces spéculations, *Aperçu de l'origine du culte hébraïque*, 15-18 ; N. Séd, « Un usage rituel des psaumes chez les kabbalistes chrétiens au XVI^e siècle d'après le manuscrit de l'Arsenal 2495 », A. Caquot & P. Canivet (éds.), *Ritualisme et Vie intérieure – religion et culture*, Paris, Beauchesne, 1989, 95-103. Sur le thème de l'échelle et son symbolisme, C. Heck, *L'Échelle céleste dans l'art du Moyen Âge. Une image de la quête du ciel*, Paris, Flammarion, 1997.

40. *Sha'are Orah* (éd. J. Ben Shlomoh), Jérusalem, 1970, 2 vol. [3^e éd. 1989] ; trad. fr. G. Lahy, *Les Portes de la Lumière*, Lahy, Roquevaire, 2003.

41. Cités par exemple dans *l'Explication du Tableau maçonnique intitulé le Miroir de la Sagesse*, 14 et n. 1, ou *l'Aperçu de l'origine du culte hébraïque*, 30-31 & 69. + Réf. Sch.

42. *De occulta philosophia* (1533), éd. V. Perrone-Compagni, Leyde, Brill, 1992 (Il existe de ce texte deux traductions françaises). C.G. Nauert, *Agrippa et la crise de la pensée à la Renaissance*, Paris, Dervy, 2002.

43. Amiens, 1823 (nombreuses rééd.).



Par B. Rosenbergy

Libé Durier Marin, possé Dauphins 7

épurées, passées au crible de la saine raison qui, jointe au sentiment de fraternité, disqualifie évidemment d'emblée tout ostracisme confessionnel, comme celui qui, en certains pays d'Europe, interdit encore aux juifs l'accès de la Maçonnerie⁴⁴. Si la raison, comme il en conçoit l'exercice, ne fait obstacle ni à la croyance en Dieu, ni à la pratique du symbolisme et de l'analogie, ni à l'intérêt pour certaines perspectives kabbalistiques, elle s'oppose néanmoins à l'exercice de la magie. Pour n'en pas nier l'existence, ni chercher à en réfuter le principe, Rosenberg pose nettement qu'il s'agit en l'occurrence d'une attitude qui ne convient pas à l'homme, même religieux, mais armé de la droite raison, laquelle doit de toute façon conserver son empire⁴⁵.

Nous avons déjà dit que Rosenberg était, dans l'ensemble, demeuré pratiquement inconnu et avait jusqu'ici échappé à peu près complètement aux recherches. Une postérité – certes, fort restreinte – de son œuvre existe cependant. Il a été mentionné plus haut qu'en 1934, l'occultiste et maçon Jean-Henri Probst-Biraben consacrait encore un article de l'ancien *Voile d'Isis* à une gravure kabbalistico-maçonnique anonyme, probable retraitage du *Miroir de la Sagesse* de notre homme⁴⁶. Bien avant cela, en 1857, donc une douzaine d'années à peine après le moment où nous perdons la trace de Rosenberg, un autre israélite, un peu plus connu cette fois, Israel Joseph Benjamin II, publiait à Paris une petite plaquette où il commente à son tour le *Miroir de la Sagesse*⁴⁷. Sans qu'il reproduise la planche, ni n'ait apparemment identifié son auteur, on peut aisément se rendre compte, à ses explications, qu'il s'agit bien du travail de Rosenberg.

Qui donc est Israel Joseph Benjamin ? Il s'agit d'un juif roumain, né à Falticeni (Moldavie) en 1818 et décédé à Londres, en 1864⁴⁸. On se souvient surtout de lui pour ses voyages, durant lesquels il a parcouru tout l'Orient à la recherche des douze tribus d'Israël, visitant et secourant au passage les différentes communautés juives qui survivaient dans les pays traversés. La relation détaillée qu'il a fournie des conditions de vie – souvent pitoyables – de ces communautés, de leurs mœurs et croyances, etc., est considérée encore aujourd'hui comme un témoignage précieux⁴⁹.

Le commentaire de Benjamin du *Miroir de la Sagesse* se révèle, dans l'ensemble, très succinct et, pour l'essentiel, paraphrastique. Son principal mérite est d'identifier, dans les petits textes occupant les vignettes au bas de la gravure, certains passages bibliques et des extraits du *Sefer Yetsirah*, plus ou moins en rapport avec les scènes et les sujets symboliques représentés à cet endroit. Nous ne nous y attarderons pas, sauf à noter que, pour Benjamin aussi, semble-t-il, le but essentiel de la Maçonnerie paraît, là encore, de donner et recevoir la lumière, qui comporte une dimension à la fois scientifique et morale. Bien que de manière très succincte, il souligne dans son opuscule la présence des nombres symboliques trois, sept, neuf, dix et douze, qui structurent de manière assez apparente certaines gravures de Rosenberg. Toutefois, l'existence et le contenu de la présente plaquette révèlent à l'évidence la

44. *Explication du Tableau maçonnique intitulé le Miroir de la Sagesse*, 17 ; toute l'« introduction » (1-7) de cette plaquette constitue une apologie de la tolérance et des bienfaits spirituels et civilisateurs de la raison éclairée, qui doit inspirer les maçons.

45. *Aperçu de l'origine du culte hébraïque*, 68.

46. J.-H. Probst-Biraben (d. 1957), « Une gravure maçonnique du XIX^e siècle », *Le Voile d'Isis*, juin 1934, 240-246 ; Id., « Une gravure maçonnique au XIX^e siècle », *ibid.*, novembre 1934, 418. Dans la simple « note additionnelle » que constitue la seconde référence, l'auteur rapproche le *Miroir de la Sagesse* de Rosenberg (dont on vient, dit-il de lui communiquer la photographie et qu'il affirme daté de 1854 – mauvaise lecture ou coquille probable pour 1834) de la planche anonyme qui est l'objet du premier texte, en notant au demeurant leur étroite similitude.

47. *Explication du Tableau intitulé Le Miroir de la Sagesse*, Paris, Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, 1857, 30 pp.

Le « Il » qui suit son patronyme semble indiquer qu'il entendait se placer à la suite de Benjamin de Tudèle, le grand voyageur juif de la seconde moitié du XII^e siècle.

48. Il bénéficie d'une notice dans *l'Encyclopedia Judaica* [IV (1971), col. 526-7], notice qui semble ignorer sa qualité maçonnique, tout comme l'existence de l'opuscule référencé en note précédente.

49. *Cinq ans de voyage en Orient, 1846-1851* (Paris, 1856 ; trad. angl. Londres, 1859 ; version hébraïque Alger, 1859) ; Benjamin effectua également un voyage en Amérique du Nord, de 1859 à 1862, dont il fit le récit dans *Drei Jahren in Amerika*, ??, 1862 ; une version anglaise de ce dernier titre est parue beaucoup plus tard à New York, en 1956.

qualité maçonnique de leur auteur. En conséquence, c'est en retraçant sa brève carrière maçonnique, inconnue jusqu'ici, que nous allons achever notre contribution.

On a véritablement affaire à un personnage singulier et sa – très courte, semble-t-il – vie maçonnique est des plus curieuses. Même pour l'époque, sa réception aux différents grades de l'Ordre est pour le moins rapide : tout se passe en effet en quelques jours à peine ! La loge qu'il rejoint n'est pas non plus anodine : il s'agit de la R. : L. : *Henri IV*, celle-là même qui sera quelques années plus tard à l'origine de l'initiation d'Abdelkader. Elle compte plusieurs membres issus du monde germanique et de l'Europe centrale. La candidature du profane Joseph Benjamin est présentée au Conseil d'Administration de la loge *Henri IV*, à l'Orient de Paris, le 16 octobre 1856. Dès la tenue suivante, le 6 novembre 1856 : « le V. : donne lecture du testament du prof. : Benjamin (Joseph), voyageur littéraire, né à Foltischonic en Moldavie le 2 février 1821. Le prof. ne pouvant parler ni écrire le français, son testament est traduit par un F. : de la L. :. Le Vénérable fait introduire le prof. : et fait placer deux interprètes à ses côtés, les FF. : Hemerlé et Schütz. Les questions, demandes et réponses sont traduites par ces 2 FF. : et la L. : écoute attentivement et apprécie les raisonnements justes et les pensées élevées de ce prof. : qui subit convenablement toutes les épreuves »⁵⁰.

Mais dès le 20 novembre, l'atelier est saisi d'« une demande d'urgence signée de 33 memb. : de la L. : relativement au F. : Benjamin, ce F. : étant pour repartir en Orient sollicite la faveur des 2^e et 3^e grades. » La demande est agréée et, en compagnie de six autres Frères, il est passé au grade de Compagnon le jour même. Enfin, lors de cette – décidément longue – tenue, la loge *Henri IV* se réunit enfin en Chambre du Milieu, au troisième grade et « le F. : Benjamin qui vient d'être accepté [...] fait les voy. : myst. : et est instruit sur tout ce qui concerne la construction du Temple de Salomon et l'historique de la mort d'Hiram »⁵¹. Benjamin n'a peut-être été un maçon actif que peu de jours, mais il paraît ressortir de ces quelques lignes qu'il estimait l'obtention de la maîtrise tout à fait nécessaire pour « repartir en Orient » ! Dans cette perspective particulière, il faut noter le passage curieux dans lequel, évoquant « l'histoire du célèbre artiste Hiram », qui s'interrompt dans la Bible en I *Rois* VII, 20. Benjamin ajoute – et nous terminerons sur ce mystère : « cependant, parmi les Maç. : habitant les contrées orientales, berceau de traditions séculaires, le reste de l'histoire de cet homme célèbre s'est conservé, et ce fut à cette source que les Maç. : de l'Europe ont puisé. Pendant les cinq années de mes voyages en Orient, j'ai appris moi-même l'histoire connue de la Maç. : de la bouche des FF. : d'Orient »⁵². On se doute, et vraisemblablement l'on regrettera, que la relation de ce voyage, mentionnée plus haut (n. 49), garde malheureusement, sur les circonstances de cette révélation, un initiatique silence. Le même, peut-être, au sein duquel se perd pour nous la trace de David Rosenberg.

50. Bibliothèque du Grand Orient de France, registre des procès verbaux de la loge *Henri IV* 1849-1859, f° 145 v°.

51. *Ibid.*, f° 147 v°.

52. *Explication du Tableau intitulé Le Miroir de la Sagesse*, 17-18. On notera que ce premier voyage en Orient (1846-1851) antédote son initiation au grade de maître (1856). Il ne semble pas que Benjamin ait effectué le second voyage qu'il paraissait préparer cette année-là.